

Les amants de Sélestat



Olivier DEVOS

Les amants de Sélestat

La nuit enveloppe peu à peu Sélestat. Dans l'obscurité qui s'installe lentement, les étoiles s'allument les unes après les autres, pendant que la lune continue son ascension vers le firmament. Le soleil s'est caché derrière l'horizon depuis longtemps déjà, pour illuminer d'autres paysages.

Il sera bientôt temps que je sorte de ma tanière. Comme tous les soirs. Je pourrais ne pas le faire, mais je n'ai pas encore renoncé à mon rêve le plus cher. Lorsque je l'aurai enfin réalisé, plus rien ne m'y obligera et je m'arrêterai enfin. Je sais déjà que ces sorties nocturnes ne me manqueront pas, car plus rien alors ne m'attirera dehors. Il faut dire que si les hommes ont découvert récemment le confinement, pour ma part, je le connais depuis si longtemps que je ne me souviens presque plus comment était la vie d'avant. Ma vie d'avant, surtout. Comme quoi, on s'habitue à tout. Même au pire.

D'ailleurs, pour être tout à fait honnête, je ne sais même plus les raisons qui m'ont contraint à me retrouver ainsi enfermé, dans un endroit aussi petit d'où je n'aperçois pour ainsi dire pas la lumière du jour. Ma seule distraction est d'entendre les gens passer à côté de moi et s'étonner de trouver mon modeste logis à cet endroit de la ville. Comme s'il avait été déposé là par la main d'un géant ou abandonné lors d'une course-poursuite entre celui-ci et des mystérieux ennemis. Aussi grands, et aussi forts que lui.

Evidemment, depuis le temps, plus personne n'est là pour leur expliquer. Et pour ma part, d'ailleurs, je m'en moque un peu. L'essentiel est que je suis encore là, même si on ne soupçonne qu'à peine ma présence et qu'on ne se soucie pas plus de mon confort. Avec les années qui passent, on devient philosophe et on découvre peu à peu ce qui est important et ce qui ne l'est pas.

La seule chose qui me pèse, c'est que je suis seul. Terriblement seul. Horriblement seul même. Et depuis bien trop longtemps. Et que malgré mes intenses recherches, je n'ai toujours pas retrouvé celle pour qui mon cœur bat encore. Et pour qui, chaque nuit, je sors de chez moi, errant dans les rues désertes de la ville, espérant la croiser au détour d'un carrefour, ou alanguie sur un banc près de l'arsenal Sainte-Barbe. Comme avant. Elle serait là, en train de m'attendre bien sagement, comme le faisait la jeune fille que j'ai

aimée, avant de devoir quitter ma demeure, pour aller guerroyer aux confins de l'Occident et mener des combats qui n'étaient pas les miens. Bien sûr, j'y ai récolté la gloire, la richesse et la reconnaissance des gens de mon rang. Mais j'ai surtout perdu l'Amour et celle qui me le prodiguait avec tant d'ardeur et de sincérité. Celle que j'aimais du même amour depuis que nous étions encore des enfants et avec qui je rêvais de me marier, malgré tout ce qui nous séparait déjà à l'époque.

Lorsque je suis rentré après dix longues années passées sur les routes, elle avait disparu et personne n'a su me renseigner sur ce qui lui était arrivé, et où ses pas avaient bien pu la mener.

Depuis tout ce temps, je la cherche chaque nuit que Dieu fait, espérant enfin avoir des réponses à mes questions, et surtout partager avec elle, aujourd'hui, les doux moments que le destin nous a refusés dans le passé. Qu'importe, si de notre amour, ne puissent naître des enfants. Il est bien trop tard, et je sais que cela nous est désormais impossible. Le plus important est de pouvoir enfin s'aimer. Librement, et pour l'éternité. Plus personne ne pourra de toute façon s'y opposer.

Hier, pour la énième fois, je suis parti vers le quartier des Tanneurs. Si les maisons sont toujours peintes de couleurs vives et à pans de bois, il y a bien longtemps que ces ouvriers les ont quittées, emmenant avec eux les odeurs nauséabondes que leur activité provoquait, lorsqu'ils raclaient et lavaient les peaux d'animaux avant de les plonger dans des bains de tanins pour les transformer en cuir. On peut aujourd'hui monter dans les greniers de ces hautes demeures sans risquer l'asphyxie. Je le sais, car parfois, lorsque tout le monde dort, j'y grimpe pour être un peu plus près du ciel, et peut-être de ma bien-aimée.

Lorsque j'en suis reparti, j'ai fait une courte pause devant la chapelle murale, aménagée dans une niche sur la façade d'une des maisons de la rue. Elle a été installée là pour chasser les mauvais esprits et sans doute rappeler le souvenir du Stadthier, ce monstre que personne n'a jamais vu, et que pourtant tout le monde redoute. Enfin, que tout le monde redoutait à mon époque. Car j'ai souvent constaté qu'aujourd'hui, plus personne ne semble craindre grand-chose. C'est sans doute pour cela que lorsqu'un ennemi invisible survient, le monde entier s'arrête de tourner.

Pour ma part, si j'ai fait cette prière, ce n'est pas pour éviter le Staddhier, ou le fantôme des sorcières s'étant échappées de la tour du même nom, ni pour me protéger des éventuels brigands qui hanteraient ce quartier. C'est juste pour lui demander de me soutenir dans ma quête et me donner la force de la poursuivre. Je n'ai d'ailleurs peur ni des uns, ni des autres. Et s'il le fallait, je serai même prêt à pactiser avec ces malheureuses, accusées à tort d'avoir commercé avec le diable, ou à prier dans tous les lieux de culte de la ville, que ce soit à la synagogue, au temple ou dans les églises. Vu ma situation, je n'aurai, en aucune manière, de difficulté à y entrer, si je le voulais vraiment. Je le fais d'ailleurs, même. Mais pour d'autres raisons.

Malheureusement, il y a bien des années que je ne crois plus ni en Dieu, ni en ses saints. J'ai vu tant et tant de malheurs durant ma longue existence, et même après, tant de drames et tant de larmes, tant de guerres, de génocides, parfois même en son nom, que je ne lui accorde pas plus de crédit qu'aux hommes qui les ont provoqués.

Je n'ai qu'à penser à l'histoire tourmentée de mon Alsace natale pour me rappeler pourquoi je ne crois plus en lui. Mon pays a été si souvent l'objet de conflits entre la France et l'Allemagne que je ne compte même plus les fois où elle a changé de nationalité, ni le nombre de pauvres gens qui sont morts pour elle, à cause des nobles et des puissants qui se déchiraient pour en prendre le pouvoir.

Même ici, à Sélestat, berceau de l'humanisme et ville natale de mon maître Beatus Rhenanus, ces guerres, presque fratricides, tant les peuples allemands et français se ressemblent, ont fait bien trop de victimes innocentes. Tant de jeunes hommes ont péri pour être nés du mauvais côté de la frontière, tant d'autres ont disparu sans laisser de traces, que j'ai fini par ne plus croire en son existence, n'ayant plus confiance qu'en moi, et en moi seul.

A force de côtoyer mes semblables tout au long de ces années, j'ai le sentiment que ceux-ci semblent ne jamais rien retenir de leurs erreurs passées. Même dans cette ville où sont conservés, dans l'ancienne halle au blé devenue la bibliothèque humaniste, des centaines de manuscrits, d'incunables et d'ouvrages ayant trait à cette doctrine qui place la personne humaine et son épanouissement au-dessus de toutes les autres valeurs.

Alors, après quelques minutes de recueillement, j'ai continué mon chemin et j'ai rejoint les bords de l'Ill pour revoir les vestiges du port fluvial, qu'on appelait, il y a bien des années,

le ladhof. Depuis, le port s'est ensablé et il n'y a plus guère de bateaux qui passent par ici, hormis les kayaks des amateurs de sensations fortes qui se servent de cette rivière comme terrain d'entraînement. Mais là non plus, ma bien-aimée ne s'y trouvait pas. Alors j'ai poursuivi ma route encore et encore, et j'ai poussé plus loin mes recherches, quittant les rues de la cité pour me rendre dans les vignes qui l'entourent.

Je me souviens avec tant d'émotions de ces balades que nous faisions à deux, avant mon départ, au milieu des rangs de ceps plus que centenaires. Nous nous arrêtions parfois pour nous asseoir sur un muret de pierres sèches et dégustions les grains de raisins à peine mûrs, qui nous laissaient un goût amer sur les lèvres et sur la langue.

Nous nous sentions protégés de tout au milieu de cette immensité verte, et plein d'espoir pour l'avenir. Parfois même, lorsque le soir tombait et que nous étions sûrs de ne pas être dérangés, nous nous aimions, couchés sur l'herbe près d'une cabane de bois, en nous promettant de ne jamais nous quitter.

Malgré la distance, malgré le temps qui a passé, je me rappelle encore de la douceur de sa peau sous mes doigts, de son regard posé au fond du mien, de son souffle court et de notre sérénité lorsque tout était consommé. Je n'ai plus jamais ressenti une telle quiétude depuis que l'existence nous a séparés, même si d'autres femmes ont croisé ma route au gré de mes pérégrinations. C'était elle. C'était moi. C'était nous, tout simplement.

Peut-être que ce soir, je grimperai jusqu'au château du Haut-Koenigsbourg qui domine la plaine d'Alsace du haut de ses 757 mètres d'altitude. Il y a bien longtemps que je n'y suis pas retourné pour l'admirer. Même s'il ne ressemble plus guère à la forteresse que j'ai connue avant de m'en aller sur les champs de bataille, c'est toujours avec plaisir que je reviens sur les lieux où j'ai passé une partie de ma jeunesse et où j'ai rencontré pour la première fois ma bien-aimée, lorsque nous avons tous deux une dizaine d'années. Alors qu'importantes les vaines polémiques sur les choix qu'ont faits l'empereur allemand Guillaume II et l'architecte et archéologue Bodo Ebhardt pour le sauver, pour moi, c'est toujours le plus beau château du monde, car il me rappelle mon enfance, et en ravive la mémoire. Ces deux hommes, et ceux qui les ont assistés dans cette entreprise, l'ont sauvé de la ruine, et je leur en serai éternellement reconnaissant.

Mais trêve de bavardages, il est temps pour moi de sortir de ma modeste demeure. Comme souvent, je vais emprunter la rue des Oies et celle des Veaux, deux de mes

préférées. Je passerai également par la tour Neuve, pour y admirer les fresques que des artistes ont peintes sur ses murs pour évoquer la crucifixion du Christ et les corporations qui régissaient autrefois la cité. Je saluerai au passage le mystérieux personnage qui se tient perché depuis des années tout en haut de l'auberge de la Paix, puis je me dirigerai, comme en procession, vers la cour des Prélats, là où j'ai vu pour la dernière fois celle qui guide mes pas encore aujourd'hui.

Et puis je marcherai encore et encore jusqu'au petit matin, le cœur en éveil, et les yeux grands ouverts pour ne rien manquer de ce voyage immuable au pays de mes souvenirs.

Et lorsque je verrai le soleil se lever lentement à l'horizon, je saurai qu'il est temps pour moi de rentrer. Avant cela, je passerai par l'église Sainte-Foy. Je saluerai d'abord le chevalier sur sa monture, mon double, mon frère d'armes, qui, gravé dans la pierre, en protège l'entrée, puis je me rendrai dans la crypte pour admirer le masque mortuaire de celle qu'on appelle la belle inconnue de Sélestat, dont moi seul connaît le nom, puisqu'il s'agit de celui de la femme que j'ai aimée, que j'aime et que j'aimerai.

Je vais sans doute rester là quelques instants à méditer. Peut-être même que je verserai quelques larmes. Comme souvent.

Et lorsque l'heure sera venue, je retournerai vers l'imposante église Saint-Georges toute proche, et je me coucherai, comme tous les matins au fond du sarcophage qui se trouve à quelques pas de là, et où je dors depuis plus de neuf siècles, attendant que ma bien-aimée vienne enfin m'y rejoindre.

Et demain soir, je repartirai plein d'espoir. Car je sais qu'un jour, les amants de Sélestat seront enfin réunis. Et qu'ils s'aimeront jusqu'à la fin des temps.

Olivier DEVOS
Lille, le 02 février 2021

Photo de couverture extraite de la brochure « Sélestat – Parcours de visite dans les pas du lion et du géant Sletto » : L'église Saint-Georges (15^{ème} siècle) vue du ciel

Cette brochure qui permet de découvrir les lieux évoqués dans cette nouvelle est téléchargeable sur le site internet :

<https://www.selestat-haut-koenigsbourg.com/infos-pratiques-alsace/brochures-telechargement.htm>